

---

---

# Flaubert et le roman démocrate

Norioki SUGAYA

Université Rikkyo

---

## Résumé

Plusieurs critiques contemporains de Flaubert ont cru pouvoir rattacher ses œuvres romanesques à la démocratie de plus en plus triomphante. Armand de Pontmartin, entre autres, a qualifié *Madame Bovary* de « roman démocrate », et accusé vivement son auteur de représenter l'égalité démocratique. Ce critique, complètement oublié de nos jours, mettait surtout en cause l'esthétique flaubertienne de l'impersonnalité se permettant de tout peindre. En dépit d'une naïveté indéniable à nos yeux, cette lecture politique de *Madame Bovary* par un critique réactionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle est d'un intérêt majeur dans la mesure où elle nous permettra de mieux saisir l'impact qu'a eu le roman de Flaubert à l'époque. Par le biais de l'étude de la réception, nous chercherons donc à apporter une lumière nouvelle sur la dimension politique et sociale du texte flaubertien, ce qui reviendra à souligner sa modernité littéraire toujours vivante.

---

Le 7 février 1857, le jugement d'acquittement rendu par le président Dubarle devant le Tribunal correctionnel de Paris met fin au procès de *Madame Bovary*, roman incriminé pour « outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs ». L'œuvre ne paraît en librairie que deux mois après, l'éditeur Michel Lévy craignant un appel éventuel du ministère public. Par conséquent, c'est seulement au mois de mai que commence la campagne critique, qui est en quelque sorte un second procès intenté au roman. De fait, durant quelques mois, les articles concernant le premier chef-d'œuvre de Flaubert abondent dans les principaux journaux et revues de l'époque. De tous ces articles, les plus remarquables sont sans conteste ceux de Sainte-Beuve et de Baudelaire<sup>1</sup>, qui demeurent encore aujourd'hui des références incontournables pour la recherche flaubertienne. Mais en même temps, la modernité indéniable de ces deux auteurs risque d'occulter la problématique complexe sur laquelle repose la réception contemporaine du roman. Celle-ci ne peut pas être réduite à deux ou trois noms propres privilégiés, et il est nécessaire d'étudier des critiques mineurs qui jouissaient alors d'une certaine notoriété. Ces auteurs, en raison même de leur médiocrité, permettent en effet de mesurer, mieux que personne, l'impact des œuvres de Flaubert. Cet impact perdu depuis longtemps avec la canonisation même de l'écrivain, nous tenterons de le restituer afin de redonner à l'écriture flaubertienne sa force originelle plus ou moins inquiétante. L'étude de la réception, efficace pour saisir certains aspects de la littérature, nous permettra ici d'envisager surtout l'implication politique et sociale du texte flaubertien, à laquelle nous nous intéresserons

1 Sainte-Beuve, « *Madame Bovary*, par M. Gustave Flaubert », *Moniteur universel*, 4 mai 1857 ; Charles Baudelaire, « M. Gustave Flaubert, *Madame Bovary. La Tentation de Saint Antoine* », *L'Artiste*, 18 octobre 1857.

précisément dans cet exposé.

Quelle est alors la position de Flaubert face aux critiques contemporains ? Il est vrai que dans la *Correspondance*, le romancier déplore à plusieurs reprises leur manque de lucidité. Ainsi, dans une lettre à J. Duplan dont le rôle était, on le sait, de lui procurer les comptes-rendus de ses romans, Flaubert affirme « n'en [avoir] pas encore trouvé *un* qui [le] gratte à l'endroit sensible » (10 ? mai 1857)<sup>2</sup>. Aucun critique, favorable ou hostile, n'est assez perspicace pour le louer « par les côtés qu'[il] trouve louables » ou le critiquer « par ceux qu'[il] sait défectueux ». Il prétend d'ailleurs, dans une autre lettre, se moquer des jugements de ces « imbéciles *qui ne savent pas leur métier* » (à E. Feydeau, fin juin ou début juillet 1857). On sait que cette vue négative de Flaubert à l'égard des critiques littéraires ne changera jamais, ce qui ne veut pas dire pourtant qu'il soit indifférent à ce que les autres disent de ses œuvres. Au contraire, jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessera d'amasser avec soin les articles écrits sur son propre compte, comme on peut le constater dans bien des passages de la *Correspondance*. En témoignent également les recueils documentaires de *Bouvard et Pécuchet* qui contiennent un dossier consacré aux « jugements critiques portés sur Flaubert » (g226<sup>8</sup>, f<sup>o</sup> 208–232). Ce dossier manuscrit, qui est probablement de la main de Duplan, regroupe « quelques-unes des plus corsées sottises qui ont été imprimées » (lettre à M. Lévy, novembre ou décembre 1861) sur *L'Éducation sentimentale* en particulier. Il faut donc admettre que le mépris affiché n'empêche point notre romancier de demeurer très attentif aux discours critiques, dont la bêtise doit être d'autant plus visible qu'il est question de ses propres œuvres.

Si l'on examine les différents comptes-rendus de *Madame Bovary*, on s'aperçoit tout de suite que c'est la fameuse impersonnalité qui fait scandale. Les critiques mettent constamment l'accent sur le réalisme de Flaubert, que certains d'entre eux, non sans malignité, assimilent au matérialisme. Le nom de Balzac est souvent allégué comme ancêtre de la lignée réaliste, à laquelle on reproche vivement la manie descriptive. La métaphore du daguerréotype figure sous la plume de plusieurs auteurs, de même que l'image de l'écrivain-anatomiste qui est devenue une véritable idée reçue à la suite du célèbre article de Sainte-Beuve. Quelques critiques, du reste, s'ingénient à appliquer au roman flaubertien des étiquettes plus ou moins dépréciatives. Ainsi, pour Jean-Jacques Weiss, *Madame Bovary* représente la « littérature brutale » (*Revue contemporaine*, 15 janvier 1858). G. Vapereau, dans *L'Année littéraire et dramatique* de 1858 (Hachette, 1859), évoque la « littérature fataliste » pour dénoncer l'impassibilité systématique de Flaubert. Le même auteur parle aussi du « roman physiologique » en s'inspirant bien évidemment du critique du *Moniteur universel*. Gustave Merlet reprend cette dernière formule pour la remplacer ensuite par cet autre nom de « bovarisme » (*Revue européenne*, 15 juin 1860). La première occurrence du mot « bovarysme » n'a donc rien à voir avec le sens que lui donnera Jules de Gaultier plus de trente ans après. Enfin, Armand de Pontmartin, de son côté, intitule son article traitant de *Germaine* d'Edmond About et de *Madame Bovary* : « Le roman bourgeois et le roman démocrate » (*Correspondant*, 25 juin 1857).

Parmi ces dénominations péjoratives visant toutes l'impersonnalité flaubertienne, c'est en particulier la dernière (« roman démocrate ») qui va nous intéresser maintenant. Armand de Pontmartin (1811–1890), critique littéraire complètement oublié de nos jours, était considéré par ses contemporains comme le rival de Sainte-Beuve. Ce « Sainte-Beuve chrétien », comme l'appelle Barbey d'Aurevilly (« Notre critique et la leur », *Le Réveil*, 2 janvier 1858), jouissait en son temps d'un grand prestige et faisait paraître des *Causeries du samedi* en concurrence avec l'auteur des *Causeries du lundi*. Bien plus réactionnaire que celui-ci, Pontmartin collaborait aux feuilles légitimistes et catholiques, et, en tant que défenseur des principes aristocratiques,

<sup>2</sup> Les citations de la *Correspondance* sont tirées de l'édition de Jean Bruneau et d'Yvan Leclerc (pour le t. V), Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 5 vol., 1973–2007. Nous préciserons seulement la date et le destinataire de la lettre.

se montrait systématiquement hostile aux écrivains réalistes. Il a consacré, notamment aux trois premiers romans de Flaubert (*Madame Bovary*, *Salammbô* et *L'Éducation sentimentale*), des articles virulents dont le ton dogmatique pourrait choquer les lecteurs d'aujourd'hui<sup>3</sup>. C'est ainsi que dans son article sur *Madame Bovary*, il dénonce « cette égalité implacable [...] soumettant au même niveau le bien et le mal, le beau et le laid, le grand et le petit, la créature vivante et l'objet insensible, l'âme et la matière »<sup>4</sup>. Or, cette accusation portée contre Flaubert par un auteur somme toute secondaire est d'une haute signification. Cette formule rappelle bien évidemment la célèbre phrase qui aurait clos le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. Dans un scénario de celui-ci, on lit effectivement : « égalité de tout, du bien et du mal, du beau et du laid, de l'insignifiant et du caractéristique » (gg10, f° 67). La parenté des deux textes saute aux yeux. Mais la question reste de savoir s'il s'agit d'une vraie influence ou d'une simple coïncidence ? Comment interpréter cette ressemblance tout à fait inattendue ? Le texte de *Bouvard* serait-il en quelque sorte une réponse dissimulée et ironique à la critique de Pontmartin ? S'il en est ainsi, quel sens peut-on lui donner quant à la poétique de Flaubert ?

Pontmartin, en effet, affirme hautement que « M. Gustave Flaubert, c'est la démocratie dans le roman »<sup>5</sup>. Quelque étrange que nous paraisse cette idée, ce critique n'était pourtant pas le seul à employer le mot « démocratie » pour critiquer notre romancier. Par exemple, Charles de Mazade rattache *Madame Bovary* à une certaine tendance de la littérature moderne qui est caractérisée par « l'idée sociale et régénératrice » (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> mai 1857). Ce chroniqueur de la prestigieuse *Revue des Deux Mondes* prétend que le propre de cette littérature nouvelle est de faire de ses personnages « des prédictions vivantes de démocratie humanitaire ». L'idée de voir dans le roman de Flaubert l'expression d'une pensée démocratique nous apparaît tout à fait extravagante, mais il n'en allait pas de même, semble-t-il, aux yeux des lecteurs contemporains. Du moins, Barbey d'Aurevilly, cet « ennemi » de Flaubert, lui adresse-t-il un reproche similaire. Tout comme d'autres, il condamne à plusieurs reprises le matérialisme de Flaubert, traité même d'« ouvrier littéraire » dans son article sur *Bouvard et Pécuchet*. Barbey n'hésite point à se ranger au nombre de « ces chiens d'aristocrates en littérature » et renvoie Flaubert du côté de « ce gros de démocrates de lettres ». Autant dire que Flaubert représente, pour cet auteur délibérément partial, la prédominance de la démocratie en littérature<sup>6</sup>.

Il est évident que tous ces critiques témoignent d'une incompréhension manifeste à l'égard de la poétique complexe de Flaubert. Aujourd'hui, nous connaissons suffisamment l'opinion politique du romancier, qu'on peut définir à peu près comme un libéralisme antidémocrate. Sur ce point, la *Correspondance* abonde en assertions on ne peut plus nettes. « Je hais la démocratie », déclare ainsi Flaubert dans une lettre à G. Sand du 30 avril 1871. Du reste, cette méfiance à l'égard de la montée de « la démocrasserie » (terme péjoratif inventé par notre romancier lui-même dans sa lettre à H. Taine du 5 novembre 1866) est partagée par toute une génération d'écrivains qu'on pourrait appeler la génération de 1848. Ainsi, Renan et Taine, amis de Flaubert, critiquent fréquemment eux aussi « la basse démocratie », laquelle n'est qu'une « erreur théologique par excellence » d'après l'auteur

3 Les articles de Pontmartin sur *Salammbô* et sur *L'Éducation sentimentale* ont paru tous les deux dans la *Gazette de France*, 21 décembre 1862, et 12 décembre 1869.

4 Armand de Pontmartin, « Le roman bourgeois et le roman démocrate. MM. Edmond About et Gustave Flaubert », *Nouvelles causeries du samedi*, M. Lévy, 1859, p. 306.

5 *Ibid.*, p. 290.

6 En fait, pour de nombreux auteurs de l'époque, le réalisme en général apparaissait comme le produit de la démocratie moderne. Ainsi, Ch. de Mazade avait déjà fait paraître en 1850 un article intitulé : « De la démocratie en littérature ». L'article porte sur *Les mystères du peuple* d'Eugène Sue, et déplore surtout « la haine, l'envie, la diffamation à l'état brut et grossier » (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> mars 1850, p. 911). Il n'en reste pas moins que *Madame Bovary* a posé avec une acuité particulière le problème de la démocratie en littérature.

des *Dialogues et fragments philosophiques* (1876)<sup>7</sup>. À propos de cet ouvrage de Renan, il convient d'ailleurs de noter que Flaubert a remercié son ami de s'être élevé « contre l'égalité démocratique » assimilée explicitement à « un élément de mort dans le monde » (lettre à E. Renan, du 19 au 26 mai 1876).

En ce sens, il n'est donc guère pertinent d'accuser l'auteur de *Madame Bovary* d'incarner l'esprit démocratique comme l'a fait Pontmartin. Le jugement de ce critique a fait, par ailleurs, l'objet d'une raillerie peu après sa parution. Dans *L'Artiste* du 20 septembre 1857, Xavier Aubryet, ami de Feydeau, met en cause « l'incroyable attaque de M. de Pontmartin [...] contre Gustave Flaubert ». L'article a pour titre « les niaiseries de la critique », qui ne sont rien d'autre que celles de Pontmartin. Aubryet se moque ouvertement de l'aveuglement de ce critique rétrograde qui attaque des intentions là où il n'y en a pas : « Selon M. de Pontmartin, [...] c'est l'idée démocratique qui a soulevé Gustave Flaubert. On ne cherche pas plus effrontément midi à quatorze heures : [...]. Comment ! c'est le 24 février qui a inspiré Flaubert, [...] ! » Or, c'est précisément cet article d'Aubryet qui a fait connaître à Flaubert l'éreintement de son roman par Pontmartin. Dans la *Correspondance*, il est fait plus d'une fois mention de « cette ordure » comme il l'appelle lui-même dans une lettre à J. Duplan (après le 20 septembre 1857). Ainsi, « Pontmartin m'a fort amusé » (lettre au même, 3 ou 4 octobre 1857) ; « Je me suis repassé une diatribe de Pontmartin, fort longue, où il me reproche de “respirer la démocratie”, je passe alternativement “de la platitude à l'emphase”, etc., etc. Tout cela est tellement bête que ça m'est fort indifférent » (lettre à L. Bouilhet, 8 octobre 1857). Indifférence affirmée, qu'il ne faudrait cependant pas prendre au pied de la lettre. En effet, on sait que l'écrivain se rappelait encore cet article vingt ans après. Ainsi, dans une lettre à son nouvel éditeur G. Charpentier datée de mai 1877, Flaubert insérait une liste bibliographique destinée à un rédacteur allemand qui, désirant lui consacrer une étude, avait demandé des informations. Sur *Madame Bovary*, Flaubert citait seulement trois articles, et Pontmartin se trouvait à côté de Sainte-Beuve et de Cuvillier-Fleury. Ce choix, bien que sans doute peu réfléchi, ne peut pas être tout à fait insignifiant et nous autorise, en tout cas, à accorder une certaine importance au nom de Pontmartin, sans compter que le dossier « Réception » contient en plus des notes de lecture sur les écrits de ce critique (article sur *L'Éducation sentimentale*, g226<sup>8</sup>, f° 227–228 ; *Les jeudis de Madame Charbonneau*, f° 231–232).

Maintenant, regardons de près l'article de Pontmartin sur *Madame Bovary*. En quoi le roman flaubertien peut-il donc être démocrate ? À vrai dire, l'analyse de Pontmartin porte sur deux niveaux distincts. Premièrement, c'est la psychologie d'Emma qui est marquée du sceau de l'esprit démocratique. Après avoir défini *Madame Bovary* comme « l'exaltation malade des sens et de l'imagination dans la démocratie mécontente », Pontmartin montre à quel point le destin tragique de l'héroïne est déterminé par une « ambition à demi satisfaite » particulière à la société post-révolutionnaire. Emma est ainsi caractérisée par l'envie démocratique qui est au fond l'instinct même du nivellement universel<sup>8</sup>. Deuxièmement, Pontmartin met en cause l'impersonnalité de Flaubert, qu'il considère comme symptomatique de la « démocratie littéraire ». Ce partisan de la hiérarchie et de la distinction s'acharne contre « cet égalitarisme sans bornes »<sup>9</sup> qui se permet de tout peindre et qui n'atteste rien de moins que « le démocratique mépris des proportions sociales et littéraires »<sup>10</sup>. Pontmartin accuse avec véhémence le style descriptif de Flaubert qu'il attribue au

7 Ernest Renan, *Histoire et parole. Œuvres diverses*, édition par Laudyce Rétat, Robert Laffont, « Bouquins », 1984, pp. 663–664.

8 Pontmartin, *op. cit.*, p. 299. Sur l'envie démocratique d'Emma, voir Kazuhiro Matsuzawa, « Une lecture politique de *Madame Bovary* : le bovarysme et l'envie démocratique postromantique », *Revue Flaubert* (en ligne), n° 5, 2005, site Flaubert (Université de Rouen), <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue5/>.

9 Pontmartin, *op. cit.*, p. 301.

10 *Ibid.*, p. 304.

« sentiment de l'égalité absolue de toute chose et de tout être »<sup>11</sup>. La manière impersonnelle dont l'auteur de *Madame Bovary* traite son sujet trivial est inadmissible pour ce critique, qui voit là l'illustration de « ce marasme intellectuel, inhérent à certaines situations sociales »<sup>12</sup>, c'est-à-dire la démocratie. Voici donc le verdict intransigeant que Pontmartin porte sur la littérature de son époque : « Prenez garde ! si, au lieu d'élever vos cœurs, [...] vous persistiez à tout abaisser, vous arriveriez, en littérature, à cette égalité implacable, aussi tyrannique qu'un joug de fer, et soumettant au même niveau le bien et le mal, le beau et le laid, le grand et le petit, la créature vivante et l'objet insensible, l'âme et la matière : vous arriveriez à *Madame Bovary*<sup>13</sup>. »

L'impersonnalité flaubertienne est ainsi stigmatisée comme une barbarie caractéristique de l'égalité démocratique. La lecture de Pontmartin est, bien sûr, très naïve et réductrice, mais en même temps révélatrice d'un aspect fondamental de la poétique de Flaubert qui a embarrassé profondément la sensibilité de ce soi-disant aristocrate littéraire. Tous les lecteurs de la *Correspondance* savent d'ailleurs que le romancier avait lui-même en horreur le sujet de *Madame Bovary*. Pour ne citer qu'un témoignage parmi bien d'autres : « La vulgarité de mon sujet me donne parfois des nausées et la difficulté de bien écrire tant de choses si communes encore en perspective m'épouvante » (lettre à L. Colet, 12 juillet 1853). Il ne faut pas sous-estimer cet aveu de l'auteur, pour qui la beauté littéraire est dotée d'une dimension quasi religieuse. Néanmoins, ce dégoût du « sujet bourgeois » (lettre à la même, 12 septembre 1853), loin d'écarter définitivement l'écrivain de la médiocrité du monde moderne, le conduit au contraire à faire de celle-ci une composante de son esthétique. Telle est en effet l'indifférence du sujet, ou « l'insignifiance du sujet » suivant l'expression d'une lettre adressée à E. Fromentin (19 juillet 1876), que Flaubert prétend établir comme axiome littéraire. Sur ce point, le passage suivant tiré de la lettre à L. Colet du 25 juin 1853 est le plus explicite possible : « qu'il n'y a pas en littérature de beaux sujets d'art, et qu'Yvetot donc vaut Constantinople ; et qu'en conséquence l'on peut écrire n'importe quoi aussi bien que quoi que ce soit. *L'artiste doit tout élever* ; [...] »

Pontmartin blâmait l'auteur de *Madame Bovary* pour « cette indifférence implacable, cette égalité de la créature devant le mal »<sup>14</sup>. Cette égalité, Flaubert en a fait un des noyaux de son esthétique. L'esthétique de la platitude, conçue au point de vue de l'art pur, accorde un égal intérêt à Yvetot et à Constantinople. En effet, « le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses » (lettre à L. Colet, 16 janvier 1852), l'écrivain moderne doit prendre à son compte n'importe quel sujet. Flaubert souligne par là l'autonomie de l'œuvre littéraire, capable de faire du beau en représentant même la réalité la plus prosaïque. Et à l'horizon de cette conception du style se dessine naturellement le « livre sur rien », ce rêve flaubertien de l'écriture. Ce qu'il ne faut toutefois pas méconnaître, c'est que derrière ce précepte esthétique qui pose que « partout et à *propos de tout*, on peut faire de l'art » (lettre à la même, 29 janvier 1854), il subsiste assurément une conscience aiguë du romancier concernant l'impossibilité d'éviter la médiocrité bourgeoise comme sujet. Plus d'une fois, Flaubert cherche à justifier devant ses correspondants, mais aussi pour lui-même, le choix de ses sujets qu'il dit détester au fond. Ainsi, il explique à G. Sand, le 1<sup>er</sup> janvier 1869 : « Et je ne fais rien de ce que je veux ! Car on ne choisit pas ses sujets. Ils s'imposent. » La modernité littéraire, au moins pour Flaubert, ne commence qu'au moment où l'écrivain accepte d'écrire au plus près de l'insignifiance d'un monde sans relief. Après tout, Pontmartin n'avait pas tout à fait tort de flairer la démocratie dans la prose de *Madame Bovary*. L'écriture de Flaubert assume pleinement le règne

11 *Ibid.*, p. 300.

12 *Ibid.*, p. 306.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*, p. 300.

de l'égalité, quoique d'une façon éminemment ironique. À ce propos, J. Rancière parle de « la démocratie de l'écriture »<sup>15</sup>, ce qui est peut-être un peu exagéré. Le travail de Flaubert vise toujours à donner une transcendance immanente à la représentation romanesque. Il reste que ce même travail ne s'accomplit désormais que sur un fond d'égalité envahissante, dont la forme littéraire prétend être un dépassement absolu.

Avant de terminer cet exposé, il nous reste encore à examiner la formule qui aurait figuré à la fin du second volume de *Bouvard et Pécuchet*. Tombant par hasard sur une lettre de Vaucorbeil qui explique au Préfet que Bouvard et Pécuchet sont « deux imbéciles inoffensifs », les deux copistes se demandent :

— « Qu'allons-nous en faire ? » — Pas de réflexion ! copions ! Il faut que la page s'emplisse, que « le monument » se complète. — égalité de tout, du bien et du mal, du beau et du laid, de l'insignifiant et du caractéristique. Il n'y a de vrai que les phénomènes. — (gg10, f° 67)

En fin de compte, on ne sait pas au juste si Flaubert songeait à l'article de Pontmartin en écrivant ces lignes. Nous croyons quand même pouvoir en discerner un écho, fût-il lointain, dans ce passage. Cette « égalité de tout », reprochée vivement à Flaubert, est maintenant prônée dans la fiction. Certes, comme l'ont fait remarquer Cl. Mouchard et J. Neefs, « ces phrases sont données comme paroles de Bouvard et Pécuchet »<sup>16</sup>, et par conséquent, ne peuvent pas constituer la vérité finale de l'œuvre. Cependant, chez Flaubert, en particulier dans *Bouvard et Pécuchet*, l'écart irréductible séparant l'auteur de ses personnages n'est pas incompatible avec la dimension autoréférentielle du texte. Aussi est-il tout à fait légitime d'interpréter ce passage comme une représentation du texte par lui-même. Ces paroles des deux copistes font signe vers l'écriture même de Flaubert, qualifiée péjorativement de démocrate par Pontmartin et d'autres critiques. Toute l'ambition de l'artiste tend à dépasser, grâce à la vertu intrinsèque du style, cette indifférence généralisée du monde moderne (« égalité de tout ») qu'il se charge pourtant de représenter. Le scénario nous apprend que le dernier roman de Flaubert aurait dû « finir par la vue des deux bonshommes penchés sur leur pupitre, et copiant ». Comme si Flaubert avait voulu clore son dernier roman avec la mise en abyme de l'acte d'écrire. Cela en dépit d'une distance au fond assez minime qui demeure ici entre l'auteur et ses deux protagonistes. Copier comme Bouvard et Pécuchet, c'est l'égalité absolue de l'écriture<sup>17</sup>.

15 Jacques Rancière, *La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Hachette Littératures, 1998, p. 117. Le chapitre de cet ouvrage consacré à Flaubert (« Le livre en style ») contient une courte note dans laquelle le philosophe rapproche les deux textes de Pontmartin et de *Bouvard et Pécuchet*. Cette note a été le point de départ de notre réflexion critique, qui a voulu développer le problème dans le cadre de la recherche flaubertienne. Pour l'esthétique romanesque de Flaubert, nous renvoyons entre autres à Gisèle Séginger, *Flaubert. Une éthique de l'art pur*, SEDES, 2000.

16 Claude Mouchard et Jacques Neefs, « Vers le second volume : *Bouvard et Pécuchet* », *Flaubert à l'œuvre*, Flammarion, 1980, p. 200.

17 Nombre de passages de la *Correspondance* décrivent l'écrivain sous des figures étrangement proches de celle de Bouvard et Pécuchet. Ainsi, Flaubert écrit à Edma Roger des Genettes, le 15 mai 1872 : « Et l'avenir se résume pour moi en une main de papier blanc, qu'il faut couvrir de noir, uniquement pour ne pas crever d'ennui, [...] »